

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 5 (1998)
Heft: 1

Buchbesprechung: Germanistik und Politik : Schweizer Literaturwissenschaft in der Zeit des Nationalsozialismus [Julian Schütt]

Autor: Luchsinger, Martin

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

domaine de l'enseignement et de l'éducation.

Ces perspectives demanderaient cependant à être travaillées plus avant afin que certains aspects empiriques puissent être mieux approfondis et que les liens entre les différentes dimensions traitées apparaissent plus clairement. Par exemple, il n'est pas sûr qu'il soit possible et pertinent de traiter dans le même mouvement le système d'enseignement dans ses différents degrés et le «discours pédagogique», qui pour Lucien Criblez englobe tous les efforts faits pour transmettre certaines valeurs non seulement aux écoliers et étudiants mais à l'ensemble de la population. Dans cette perspective, l'entier du fonctionnement des structures éducatives n'est peut-être pas aussi directement et simplement déterminé par les objectifs que s'assignent les acteurs politiques, à moins qu'on entende sous le terme d'éducation le processus de socialisation en général. Et si dans la période de défense spirituelle on tente bien d'utiliser le système de formation pour résoudre des problèmes sociaux, reste à examiner dans quelle mesure cette fonctionnalisation est particulière à une situation de crise. En outre, les discours tenus sur les caractéristiques, le présent et l'avenir de la Suisse, et ceux portant sur le devoir d'éducation nationale, le rôle ou la réforme des institutions d'enseignement, qui constituent le matériel essentiel de cette étude, ne permettent pas toujours de faire la part entre initiatives souhaitées et changements qui ont effectivement eu lieu.

En fonction de sa problématique centrée sur les relations entre «Pädagogik und Politik», entre «Bildung und Erziehung», cet ouvrage invite à se demander pourquoi l'enchaînement «crise» – «remise en cause des valeurs démocratiques» – «constitution d'une idéologie nationale et mise en place d'un système auto-

ritaire» ne s'est pas déroulé en Suisse comme dans d'autres contextes nationaux. À travers quelques indications comparatives avec l'Allemagne, Criblez note que la défense spirituelle a bien représenté une œuvre de propagande nationaliste. Cependant une moindre centralisation du système éducatif et la concentration des efforts de socialisation sur un plan strictement éducatif ont donné à cette entreprise une forme et des limites différentes, de même que le discours élaboré laissera, malgré toutes ses contradictions internes, prévaloir les valeurs de la démocratie et du fédéralisme contre les tentatives autoritaires. Par rapport aux débats actuels sur cette période, cet éclairage rappelle que les intérêts économiques n'ont pas été seuls en jeu.

Muriel Surdez (Berlin)

JULIAN SCHÜTT
GERMANISTIK UND POLITIK
SCHWEIZER LITERATUR-
WISSENSCHAFT IN DER ZEIT
DES NATIONALSOZIALISMUS

CHRONOS, ZÜRICH 1996, 342 S., FR. 44.–

Lange scheint es niemanden interessiert zu haben, welche Rolle die Schweizer Germanistik während der Zeit des Nationalsozialismus gespielt hat. Julian Schütt ist der erste, der sich eingehend mit der Materie beschäftigt hat. Die Ergebnisse seiner Studie, die auf einer Dissertation bei Peter von Matt beruht, sind von weitreichender Brisanz. Denn er untersucht im Anschluss an Bourdieu nicht nur das «literaturwissenschaftliche» Feld, sondern erprobt eine «ideologiekritische Doppellektüre», indem er auch nach der Stellung der Germanistik im politischen Raum fragt. Schütt versucht also, einen zweifachen Machtkontext zu beschreiben.



Konkret bedeutet dies, dass er nicht nur die universitäre Entwicklung der Schweizer Germanistik vom Ersten bis zum Ende des Zweiten Weltkriegs nachzeichnet, sondern auch ihre komplexe Verwicklung in die Öffentlichkeit. Was dabei zum Vorschein kommt, sind weniger eindeutig skandalöse Machenschaften als eine Vielzahl engherziger und opportunistischer Haltungen und Handlungen. Das gilt selbst für die Vorgänge, die zur schrittweisen Isolierung und Ausschaltung des verdienten Spitteler- und Keller-Herausgeber Jonas Fränkel geführt haben. Julian Schütt hat den «Fall» schon vor Erscheinen seines Werkes in der Tagespresse unter dem Titel «Ein Mann wird erledigt» dargestellt; im Untertitel ist von einem «Skandal» die Rede. Dem widerspricht jedoch seine eigene detailgenaue Schilderung der Vorgänge, die sich von 1933 bis 1954 hinzogen. Fast alle bekannten Schweizer Germanisten (Ermatinger, Faesi, Bohnenblust, Muschg, Staiger) mischten sich ein, ebenso der berühmte Chef des Departements des Innern, Philipp Etter. Doch kommt kaum direkter Antisemitismus gegen den jüdischen Wissenschaftler zum Ausdruck. Fatal war für Fränkel vielmehr die diffuse Mischung der Abwehr: mangelnde Toleranz gegenüber einem unbequemen, aber innovativen Kollegen, kleinkarierte Nachlassstreitereien, haltlose, untergründig-antisemitischen Unterstellungen (persönliche Bereicherung an der Keller-Edition) sowie eine formaljuristisch abgesegnete Hartherzigkeit.

Statt der Enthüllung empörender Abscheulichkeiten also schwer fassbare Geschichten, die von Anpassungsdruck, Selbstgerechtigkeit und Intoleranz erzählen. Schütts Verdienst ist es, diese Geschichten geduldig und vorurteilslos nachzuerzählen. Auch da, wo voreilige Schlüsse naheliegen, bei der kurzzeitigen Mitgliedschaft von Emil Staiger in der

Nationalen Front 1933/34 oder bei der Teilnahme von Faesi, Ermatinger und Bohnenblust an der 50-Jahr-Feier der Goethe-Gesellschaft inmitten von Hakenkreuzfahnen bleibt Schütt sachlich und ist bemüht, zeittypische Gemeinsamkeiten und übergeordnete Marktzwänge nicht zu unterschlagen.

Eine auffällige Gemeinsamkeit jenseits unterschiedlicher literaturwissenschaftlicher Positionen ist etwa die Dominanz antimodernistischer Einstellungen in der helvetischen Germanistik. Auch da, wo man den Antisemitismus der NS-Ideologie nicht teilt, bringt man sich durch die explizite Abwehr von Grossstadt, Weimarer Republik, Proletariat, Literaten und Avantgarde in deren Nähe. Eine prominente Ausnahme bildet hier nur Walter Muschg.

Eine weitere wichtige Gemeinsamkeit, von der auch Walter Muschg nicht ganz auszunehmen ist, stellt ausserdem die Abgrenzung gegenüber der Exilkultur dar, die im einzelnen für die Betroffenen verheerende Folgen haben konnte. Schütt arbeitet pointiert das Paradox heraus, dass eine Germanistik, die fachlich den Begriff der «Einführung» ins Zentrum stellte, faktisch zum Mitgefühl für die Opfer des Nationalsozialismus unfähig war: «Jene Gelehrten, die am vehementesten das intime Erlebnis mit Dichtern und ihren Texten forderten oder von Einführung sowie Verantwortlichkeit gegenüber der Gemeinschaft schwärmten – sie liessen faktisch diese Forderungen in der NS-Zeit am schmerzlichsten vermissen.»

Trotz der Sorgfalt und der Breite von Schütts Untersuchung bleiben am Schluss viele Fragen offen. Sie betreffen sowohl den Gegenstand wie auch Schütts Zugriff. Einzelne Positionen werden nur knapp umrissen, Fritz Strich etwa; Max Wehrli wird hauptsächlich in den Anmerkungen berücksichtigt.

Insbesondere stellt sich aber die Fra-

ge, ob eine Darstellung der Zeit des Nationalsozialismus, die das Wissen um die Shoah ausklammert, nicht schlicht ver-harmlosend sei.

Martin Luchsinger (Basel)

ANTOINE FLEURY,
ROBERT FRANK
**LE RÔLE DES GUERRES DANS
LA MÉMOIRE DES EUROPÉENS
LEUR EFFET SUR LA CONSCIENCE
D'ÊTRE EUROPÉEN**
ACTES DU COLLOQUE ORGANISÉ
PAR L'INSTITUT EUROPÉEN
DE GENÈVE

ÉDITIONS PETER LANG, BERNE 1997, 186 P., FS 39.–

Cet ouvrage, qui rassemble les contributions du colloque organisé en 1993 par l'Institut européen de l'Université de Genève, constitue un aboutissement provisoire de la réflexion menée par l'une des équipes participant au programme de recherches, dirigé par René Girault, sur «*Identité et conscience européennes au XXe siècle*». Comme le laisse espérer le titre du livre, les auteurs sont de nationalités diverses (plusieurs Français, une Espagnole, un Italien, une Allemande et un Hollandais).

Dans son introduction, Antoine Fleury définit ainsi le principal objectif de l'entreprise: identifier puis analyser ce qui a pu contribuer à travers les expériences vécues pendant les guerres du XXe siècle à l'émergence d'une conscience européenne. La recherche a donc été orientée en direction des guerres et de leurs mémoires, ainsi que vers certains milieux censés être révélateurs (avant tout les prisonniers de guerre, les résistants, les détenus et déportés).

Le résultat confirme une observation d'Antoine Fleury selon qui la mémoire des

guerres est toujours fille des présents successifs et non témoignage «neutre» du passé. La mémoire se transforme au gré des circonstances et des événements, s'instrumentalise sous l'effet des nouvelles contraintes politiques auxquelles sont confrontés les collectivités et les «acteurs du souvenir». Ainsi, dans le Nord de la France, le souvenir de 14–18 resurgit immanquablement lorsque cette région subit à nouveau l'occupation allemande en 1940 (*Annette Becker*). Mais si les premiers résistants de 1940 pouvaient s'appuyer sur les souvenirs de la Grande Guerre pour mettre en place des services de renseignements, une presse clandestine et des réseaux d'évasion, l'union sacrée faisait cependant défaut... Tout aussi éclairant par rapport à ce point est le cas des associations d'anciens résistants et victimes de la persécution qui s'entre-déchirent et se disputent l'héritage symbolique de 1939–1945 pendant la guerre froide (*Pieter Lagrou*). L'article de Lagrou, qui est à notre avis le plus intéressant de l'ouvrage (bien qu'excessivement touffu), reconstitue l'histoire de ces associations en s'appuyant sur des sources de première main. L'auteur montre qu'après une phase d'euphorie «résistancialiste» internationale dans l'immédiat après-guerre, la guerre froide divise les associations en «école anti-fasciste» et en «école totalitariste». Alors que la République fédérale allemande (RFA) cherche à payer ses fautes par la *Wiedergutmachung*, la République démocratique allemande (RDA) se légitime constamment par une rhétorique et une symbolique antifascistes, tandis que toutes les deux Allemagnes tentent de récupérer à leur profit la mémoire des camps. Cette polarisation manichéenne, compréhensible eu égard à la politisation des années 1930–1960, semble céder la place, à partir des années 60, à des mémoires plus «catégorielles», dont la plus importante est bien sûr la mémoire juive.